

mais ! ils avaient des petits fusils courts qu'ils portaient cachés sous le bras. L'un d'eux le plus petit, qui paraissait commander aux deux autres, s'est adressé à moi.

— Vous êtes à la marquise de Kermarc ? m'a-t-il dit.

— Oui, je suis son garde.

— Eh bien ! nous voulons lui parler tout de suite.

— Si c'est quelque chose que vous avez à lui remettre, ai-je repris, vous pouvez me le donner.

Le gars me lança un mauvais œil : “ Je ne t'ai pas dit que j'avais quelque chose à remettre à la marquise, m'a-t-il fait. Je t'ai dit que nous voulions lui parler. Conduis-nous et leste, nous sommes pressés.” Il n'y avait pas à barguiner, il fallait en passer par là. Alors je les ai conduits à Madame. Les dames attendaient à la fenêtre du petit salon. Elles sont arrivées en courant. Comme j'essayais d'engager conversation, Madame a dit : “ Bien, bien, je sais ! ” et j'ai dû me retirer. Quant à Mademoiselle, elle n'a pu s'empêcher de s'écrier comme je refermais la porte : “ Enfin ! des nouvelles de Louis ! ” Louis, vous savez, c'est le frère de Mademoiselle qui est aux émigrés. Pour les hommes, ils sont repartis sur l'heure, sans vouloir même prendre un verre de vin.

— D'où venaient-ils ?

— De la côte sûr, ils avaient franchi la grand'route du Temple. La lettre a passé par l'Angleterre. La marquise a dû être prévenue qu'on allait la lui apporter par ce petit brigand de Jacques Diéras, du château de la Chaulaye, celui qui appartient aux Pennors.

Un sourire sinistre erra sur les lèvres de l'homme.

— Oui, je sais, fit-il ; eh bien, tranquillise-toi, Nicolas, ce Diéras ne fera plus de commissions.

— Que voulez-vous dire, demanda le garde ?

— Bien ? bien ? continue. Il n'est venu personne autre au château !

— Rien.

— A-t-on parlé de moi ?

— A la cuisine, oui, beaucoup et souvent ; mais ailleurs je ne saurais vous dire. Je ne cause pas avec les dames. Elles ne me parlent pas. Les nobles, ça ne converse pas avec les domestiques.

Ce fut au tour du questionneur de chercher ses paroles. Il reprit, après avoir hésité durant quelques secondes.

— Et la jeune fille ? que dit-elle ? que fait-elle ?

— Elle ne dit rien. Elle ne fait rien. M. René n'est pas venu depuis que je vous ai vu. Les dames de Kermarc ne sortent jamais. Comme vous pensez, dans ces temps, on ne reste pas à flâner le long des routes. Mais tu sais, citoyen, ce que disent les mauvaises langues du pays ; c'est que si on te rencontre si souvent par ces chemins-ci, avec ta colonne de dragons, c'est que tu t'es entiché d'une fille d'aristocrate, et que Mlle de Kermarc te tient fort au cœur.

L'homme porta la main à sa ceinture. Un grondement de colère s'échappa de sa poitrine.

— Sur ta tête, dit-il d'une voix sourde, tais toi ! Tu entends, misérable drôle. Permet-toi encore un semblable propos, et je te fais sauter la cervelle.

— C'est bon, c'est bon, répliqua le garde en baissant la tête, tout en jouissant d'avoir pris sa revanche en montrant à celui qui le menaçait qu'il avait percé à jour, c'est bon, on se tait. Je ne pensais pas qu'une plaisanterie pût produire autant d'effet.

L'homme fit semblant de dédaigner ces derniers mots et continua de s'enquérir de ce qui se passait à Kermarc.

A ce moment un hennissement se fit entendre à quelque distance. Le renâchement de plusieurs chevaux lui répondit.

— Allons, dit l'homme, je vais partir. Il avait sorti cinq pièces d'or de sa poche et les mit dans la main du garde. Puisque tu aimes tant l'or, tu en auras d'autre, beaucoup d'autre. Veille et tu seras content de moi, Ouvre l'œil en ce moment surtout, il va y avoir du nouveau. Dans cinq jours, à cette même place, à la même heure, si toutefois tu ne m'as pas aperçu plus tôt.

Cela dit, il s'éloigna. La garde demeura quelques instants immobile. Bientôt il entendit le galop d'une troupe de chevaux qui rapidement se perdit dans la nuit. Il prêta encore l'oreille. Tout dormait dans le bois, il reprit alors le chemin du château.

— De l'or, de l'or, murmurait-il en s'en allant, c'est très bien, mais il y a autre chose